

Souvenirs intimes.

Episodes du Sonderbund (1847).

En ce temps-là, j'étais encore bien jeune, j'avais neuf ans, mais je me souviens de ce qui se passait alors comme si c'était hier, tant les événements militaires restent profondément gravés dans la mémoire des enfants, surtout quand il est question de bruits et de préparatifs de guerre. Tel était le cas.

En 1847, j'étais assez grand et turbulent pour que mes parents fussent bien aises de m'envoyer à l'école pour être un peu débarrassés de moi, et puis, entre les classes, de me préposer à la garde de mon petit frère Alfred de 4 ans $\frac{1}{2}$ plus jeune que moi ; cette dernière distraction n'était pas celle qui me plaisait le plus, car je ne me sentais pas de dispositions pour être bonne d'enfant, mais il fallait obéir.

Donc, j'allais en classe (comme on disait alors) chez les Frères, au Château. Ces Frères étaient un groupe de 4 ou 5 professeurs détachés d'une institution française dite « de la Croix » qui, sous la direction d'un supérieur, contractaient des engagements de quelques années avec des localités un peu importantes pour y établir des collèges et y enseigner leur méthode, et, malgré le rigorisme de leur ordre, on était généralement content d'eux. Nos Frères portaient la soutane, sans être cependant prêtres.

Tout allait bien jusqu'au commencement de l'année, quand tout à coup, les Frères disparurent et il n'y eut plus d'école. Les bruits de guerre provoqués par la ténacité de la congrégation des Jésuites qui ne voulaient pas quitter la Suisse, rendit nos frères prudents et les fit fuir.

Nous n'allions plus à l'école, les mères seules étaient chargées de la surveillance des enfants, car nos pères n'avaient pas le temps de s'en occuper, les préparatifs de guerre les appelaient ailleurs ; du reste on ne voyait presque plus d'hommes dans la localité, à part les vieux et les éclopés. Cependant ceux que leur emploi officiel retenait chez eux formaient une garde civique et avaient pleins pouvoirs pour faire la police. Toujours est-il que les bruits de guerre prenaient toujours plus de consistance, que le mot *Sonderbund* était si fréquent qu'on n'entendait que ce mot-là ; aussi l'inquiétude s'empara de la population, lorsque le gouvernement valaisan fit sa levée d'hommes pour les envoyer aux travaux de défense sur nos frontières, sur tout le long du Rhône. Ceux qui avaient pris de gaieté de cœur les responsabilités de cette campagne ne riaient plus, car ils s'aperçurent que beaucoup en Valais ne partageaient pas leur point de vue, mais la guerre était déclarée, il n'y avait plus à reculer, il fallait aller de l'avant ou se soumettre.

Les préparatifs de défense et d'attaque se poussaient activement de part et d'autre. Les troupes fédérales, sous la conduite du général Dufour, se concentraient au point où la résistance devait être la plus sérieuse, à Fri-

bourg ou à Lucerne; le Valais, on le gardait pour le dessert. Les négociations entamées pour amener un arrangement et éviter les malheurs de la guerre civile furent vaines, grâce au vent satané qui soufflait de certaines gazettes, émanant d'une source occulte et puissante, et grâce aussi aux conseils et exhortations que notre clergé ne se gênait pas d'insinuer du haut de la chaire, à leurs chères et fidèles ouailles; j'ai entendu moi-même prêcher par notre curé de ces paroles qu'on n'oublie pas: « Aiguiser vos sabres, dérouillez vos armes et s'il faut faire feu, faites feu! » (Curé Pottier). Aussi nous n'allions plus à la messe.

L'année avait été bonne, les céréales avaient bien donné, les fruits avaient été si abondants qu'il fallut étayer tous les arbres pour ne pas les laisser se rompre sous le poids, aussi une grande quantité de fruits étaient rassemblés en tas sous les arbres où on devait les laisser pourrir sur place, les greniers n'en pouvaient plus contenir. Dès lors on n'a jamais revu pareille abondance.

Et la vigne, jamais non plus depuis cette époque on n'a vu autant de raisin; bien des vignes n'ont pas été complètement vendangées, faute de savoir où loger le liquide, mais il faut dire aussi que le vin n'était pas bon; il était faible et acide; on le vendait un batz le pot, ce qui équivalait à quinze centimes les deux litres à peu près. Heureusement que dame Nature avait été bonne mère, car elle a bien soulagé des misères et heureusement aussi que les troupes fédérales n'étaient pas encore prêtes à l'attaque, ce qui permit au département militaire valaisan de laisser une partie de ses milices vaquer à la rentrée de ses récoltes.

On était arrivé à fin novembre, toujours par un beau temps sec, et on entendait dire que nos travaux de défense le long du Rhône étaient terminés et il nous prit un beau matin la fantaisie d'aller voir ces travaux. Nous nous trouvons donc quelques bambins sur la place, résolus d'aller jusqu'au pont de Colombey. Pour être plus libre, je me débarrassais de mon petit frère en l'envoyant chez la maman qui l'appelait pour lui donner du bonbon, stratagème qui me réussit sans peine et nous voilà partis, César Monnay, dit le bossu, Théophile Codonnet, Ernest Seingre et d'autres encore qui se joignirent nous, pour gagner la frontière par la route de Collombey. Arrivés vers les grands peupliers du Bufferan, nous fûmes étonnés de voir les prairies et les fossés qui bordent la route couverts de fin limon gris, fait provenant de l'inondation du Rhône de 1846 qui ravagea toute la plaine, de Monthey au lac, car le fleuve n'était pas digué à sa gauche; il avait donc beau jeu à faire ce qu'il voulait; Collombey-le-Grand et Illarsaz en savent quelque chose. Notre plaisir fut dès lors de patauger dans ce fin sable, nous y rouler, nous en jeter, si bien que ce fut le bossu Monnay qui devint le jouet de tous; le pauvre être ne pouvait se défendre, seul, étant maladif; je vois toujours sa grosse tête, pâle, enfoncée dans ses épaules et sa grosse bosse, me regarder avec ses grands yeux noirs, si doux, qui avaient l'air de dire: « Emile défends-moi donc! » ce que je fis et on le laissa tranquille; et enfin

nous arrivâmes au retranchement. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je vis la route coupée par un long fossé creusé à profondeur d'homme et suffisamment large pour pouvoir s'y promener deux ou trois de front et dont la terre avait été jetée du côté du Rhône en guise de parapet. Ce fossé, se prolongeant à droite et à gauche à perte de vue était garni d'hommes, la plupart en manche de chemise et coiffés soit de bonnets de police, soit de shakos de différentes formes n'ayant pas l'air de se ressembler beaucoup comme coupe, leurs armes et équipements appuyés contre le talus au bas duquel avaient été aménagés des bancs.

Comme il devait être près de dix ou onze heures, ces hommes étaient en train de préparer leur soupe et rata dans des marmites suspendues par trois perches de verne attachées à leur extrémité supérieure en forme de faisceau, entre lesquelles brûlait un feu d'enfer. Tout ce monde avait l'air gai, plusieurs chantaient. La vue de nous autres gamins leur avait fait plaisir, car plusieurs nous avaient donné de leur pain. Une autre chose m'étonnait, c'était de voir les portes du pont bien fermées des deux côtés, moi qui avais vu cette route bien ouverte lorsque ma mère sur un char à échelles contenant quelques meubles et ses deux enfants, fuyait ainsi que nombre d'autres familles, l'invasion du Haut-Valais que le gouvernement envoyait contre le Bas-Valais en mai 1844. Le bruit des massacres du Trient fit fuir vers le canton de Vaud, tous ceux qui le pouvaient ; pour nous, nous allâmes nous réfugier à Bex.

Ce qui m'avait le plus frappé dans cet exode, c'était de voir les portes du pont peintes, d'un côté blanc et rouge avec deux grandes raies ondulant vers le centre où était un gros écusson avec étoiles. Ma mère me dit que c'était la porte du Valais et à l'autre bout du pont de mêmes portes peintes de même façon, mais en vert et blanc, aussi avec écusson où des lettres noires laissaient lire : « Liberté et Patrie », c'étaient les portes vaudoises. J'avais remarqué aussi qu'à chaque bout du pont il y avait une petite guérite occupée par des gendarmes. Celui de l'autre côté (Vaud) avait même arrêté notre char pour demander, sans doute, qui nous étions, d'où nous venions et où nous allions ; ce gendarme n'était pas méchant, il nous laissa passer et en une heure ou deux nous étions en sécurité.

Quand notre curiosité fut satisfaite, nous reprîmes le chemin de Monthey où nos mamans commençaient à être inquiètes, ne sachant pas où nous avions passé.

On eût pu croire que la guerre allait se terminer en douceur tant le pays était calme ; pas de nouvelles du dehors, sauf des racontars plus ou moins exacts, pas d'ennemis en vue, ça devenait monotone. Cependant, dans la nuit du 29 au 30 novembre un vent formidable avait soufflé et vers les minuit le feu prit au château. Naturellement tout ce qui était encore valide de se porter au secours et surtout d'ouvrir les portes aux quelques prisonniers, la plupart politiques, qui s'y trouvaient, lesquels s'empressèrent de

décamper et en profitèrent pour passer le Rhône à gué du côté de Collombey-le-Grand, (le fleuve était très bas en ce moment, vu la sécheresse de l'année) et aller rejoindre la compagnie des corps francs réunis à Aigle.

L'incendie se borna à un violent feu de cheminée.

Mais, vers les deux heures du matin, ces mêmes Corps francs qui étaient tous des libéraux valaisans, avaient passé résolument de l'autre côté pour combattre avec les troupes fédérales, arrivèrent en petite colonne se dirigeant sur St-Maurice et annoncèrent que le Sonderbund était vaincu, que Fribourg avait capitulé après un combat de courte durée et que les troupes fédérales occuperaient les cantons récalcitrants et viendraient en Valais dans la matinée même. Au petit jour, la nouvelle était connue de tous. A sept heures déjà j'étais sur la place tout heureux de sentir le grand vent et de voir la pompe vers la fontaine ; plus heureux encore étais-je de ramasser sur le pavé les séchons de pommes et poires, châtaignes, noix et noisettes que l'ouragan avait enlevés de dessus les séchoirs en planches installés devant les fenêtres des deuxième et troisième étages des maisons. A huit heures je vins dire à ma mère qu'on disait que les troupes arriveraient par le pont de Collombey. J'usais du même stratagème qui m'avait déjà si bien réussi pour me débarrasser de mon petit frère et me voilà encore parti avec quantité d'autres enfants pour aller voir, comme on disait, entrer la Confédération dans le Valais, et nous voilà de nouveau au pont ; la route avait été comblée, les portes grandes ouvertes et nous pûmes regarder à notre aise ce Rhône dont les berges couronnées de vernes et de saules effeuillés lui formaient un corset qui semblait inutile pour si peu d'eau.

Les tranchées étaient toujours là, mais vides, plus personne, plus de marmites.

Vers dix heures, nous entendons le tambour dans le lointain ; c'étaient des troupes qui s'approchaient. Nous ne pouvions pas les voir, vu la déclivité des berges. Cependant, au bout d'un assez long moment, un bruit de pas sur le plancher du pont permit enfin de distinguer des soldats. On avait fait rompre le pas et passer par petites sections pour ne pas trop ébranler la solidité du pont qui, quoiqu'étant presque neuf, n'en était pas moins qu'un pont suspendu par des câbles en fil de fer. Pour commencer, nous vîmes d'abord s'avancer six sapeurs, de front, barbus comme des juifs errants, coiffés de bonnets à poils qui leur donnaient un air farouche, ils avaient des tabliers en cuir beau blanc qu'on aurait dit en carton par leur raideur, des pantalons bleus à bandes rouges, un habit à pan avec épaulettes rouges et tenaient de la main droite une hache fraîchement aiguisée, le taillant en l'air, appuyée sur l'épaule, et l'autre main franchement campée sur la hanche gauche, ils s'avancèrent joliment en avant, avant de faire halte, afin que le bataillon put s'organiser en entier sur la route. A quelques pas des sapeurs vint le tambour-major, assez joli jeune homme portant crânement son colbac au poil luisant et au flocon rouge surmonté d'une aigrette et tenant assez

fièrement sa canne de tambour-major ornée de cordons dorés ; derrière lui venaient douze tambours, petits, trapus, avec de grosses caisses sur la cuisse ; puis après, seule, la vivandière bien campée, à la jupe courte, petit baril sous le bras et l'œil un peu provocateur, tel était ce premier groupe qui semblait détaché du bataillon. Quelques instants après arrivèrent deux officiers à cheval, caracolant et brillant comme deux écus neufs : c'étaient le commandant et son major ; ils ne donnaient pas d'ordres, mais surveillaient la formation des rangs ; vinrent ensuite des officiers à pied, qui ceux-là, donnaient des ordres et se démenaient volontiers, leurs sabres dégainés en mains. Ah ! pour des beaux officiers, c'étaient de beaux officiers, leurs képis de feutre noir, hauts et cylindriques, ornés du beau pompon à flamme, la jugulaire sous le menton, le hausse-col d'argent dont je ne connaissais pas l'usage, un bel habit bleu à pans à passepoils rouges et sur la poitrine deux belles rangées de boutons d'argent, brillant comme des diamants ; à leur flanc gauche pendait le fourreau de cuir verni, des pantalons même bleu avec larges bandes rouges qui descendaient sans pli jusque sur leurs souliers. Après eux venaient enfin les soldats qui se distinguaient par un costume pareil, mais moins fin. Une chose m'avait particulièrement frappé, c'était d'abord la conformation et l'uniformité du vêtement ; c'était encore cette espèce de demi-lune que chaque soldat portait sur sa croisée blanche, laquelle servait à tenir le sabre et la giberne ; j'appris le même jour que c'était le réservoir des amorces qu'on appelait capucines ou capuchons devant servir à amorcer le nouveau fusil à chien que nous n'avions encore jamais vu, jusqu'à ce jour ; c'était aussi le brassard fédéral que chaque homme portait à son bras gauche ; c'était encore le havre-sac carré en peau de veau avec sa musette en fer-blanc, bien enroulé dessus.

Je vois la figure qu'aurait pu produire un combat entre des troupes fraîches, bien équipées, bien armées et nos soldats sonderbundiens avec leurs vieux fusils à pierre, mal équipés, mal disciplinés avec des uniformes rapportés de n'importe quel régiment étranger et n'ayant comme marque officielle de belligérant que le brassard que le gouvernement avait imposé.

Lorsque le bataillon fut reformé, au commandement de : *marche*, la troupe se mit en mouvement sur quatre rangs au pas à volonté, la route n'étant pas assez large et assez bien entretenue pour marcher à son aise. Arrivé à Collombey au contour de la route une assez grande quantité de femmes avec leurs marmots sur les bras ou autour d'elles étaient venues pour voir défiler ces troupes fédérales qu'on redoutait tant, le bataillon ne s'arrêta qu'en place pour se remettre en ordre et arriver à Monthey tambours battants comme de vrais conquérants.

C'était vers les onze heures quand il arriva en bon ordre et vint s'aligner et s'arrêta parallèlement aux maisons de la place ; le bataillon carré se forma aussitôt sur trois côtés, des ordres du jour furent lus et le bataillon s'aligna de nouveau pour recevoir de ses sergents ses billets de logements.

Pendant ce temps, les autorités (libérales surtout) s'approchèrent des officiers et après leur avoir souhaité la bienvenue, les invitèrent ainsi que le bataillon entier à accepter la collation et le vin qui avait été portés sur des tables à leur intention, chose qui ne fut pas refusée et fut même acceptée avec plaisir; après quoi, le bataillon se disloqua, chacun allant chercher son logement. L'état-major avait pris possession du château pour y établir ses bureaux, son corps de garde et ses prisons. Dans l'après-midi, une compagnie fut expédiée dans le Val d'Illiers; dès ce moment, nous étions sous le régime militaire.

On appelait ce bataillon, le bataillon Visinand, du nom de son commandant. Les premiers jours, la discipline fut assez bien observée, mais peu à peu les soldats s'enhardissant commencèrent à se croire en pays conquis et quelques-uns même se permirent à l'égard de nos femmes des paroles ou gestes blessants, mais ils ne savaient pas avec qui ils avaient affaire. C'était surtout depuis la retraite jusqu'au réveil que certaines sentinelles se firent remettre à leur place par quelques gouvernantes qui allaient traire et soigner leur bétail. Je ne sais combien de temps ce bataillon séjourna à Monthey, mais il fut bientôt remplacé par d'autres troupes d'autres cantons, et je sais que l'occupation militaire par les troupes fédérales dura jusqu'au 28 février 1848. Pendant ce temps un Pacte fédéral avait été voté dans toute la Suisse et un Arbre de la Liberté avait été dressé sur la place et chacun put rentrer en paix dans ses foyers.

Mais quant à nous, bambins, nous avons eu le plaisir de voir entrer la Confédération dans le Valais.

Lausanne, 26 octobre 1899.

E. Mangisch.

P. S. — Emilien Mangisch, (1838-1899), originaire de Visperterminen (Vallée de Viège), élevé et établi comme peintre-décorateur à Monthey, émigra vers 1890 à Lausanne où il mourut.

Nous devons la communication de ces pages intimes, qui ne manquent ni de saveur ni de... couleur, à l'amabilité de M. Joseph Delacoste, à Sion.
